

ressemble à un vaurien, au frère utérin du comte... au vicomte Andrea.

— Un misérable ! dit froidement le chevalier ; mais je ne l'ai jamais vu de près, et il me serait bien difficile de constater la ressemblance.

— Il paraît qu'elle est frappante, car j'ai été pris pour lui.

— En vérité ! et comment cela ? demanda M. de Lacy étonné.

— Je rentrais un soir chez moi, à Paris ; j'étais en tilbury. Un monsieur me croisa, dans un fiacre ; il me prit pour le vicomte Andrea, me suivit, pénétra violemment chez moi, m'insulta... toujours persuadé que j'étais le vicomte, et malgré mes dénégations les plus formelles.

— Mais, interrompit le chevalier, que lui avait donc fait le vicomte ?

— Je n'en sais rien. Toujours est-il que je fus obligé de lui demander raison, et que le comte de Kergaz, qui lui servit de témoin, constata lui-même cette ressemblance bizarre, tout en reconnaissant que j'avais les cheveux noirs, tandis que le vicomte les avait blancs.

— Et avez-vous tué votre adversaire ?

— Nullement. Je l'ai désarmé.

— Ma foi ! dit le chevalier, c'était là, je le crois, la meilleure preuve que vous puissiez donner de votre non identité avec le vicomte Andrea.

— Ah ça, demanda le baronnet d'un ton naïf, c'est donc un bien grand misérable ?

— Il chasse de race, répondit le chevalier. Son père avait assassiné le colonel de Kergaz pour épouser sa veuve ; puis il avait jeté à la mer, dit-on, le comte de Kergaz actuel, qui fut miraculeusement sauvé. Le fils à séduit et enlevé des filles honnêtes, perdu au jeu, assassiné celui qu'il avait dépouillé, il a fait mourir sa mère de chagrin, que sais-je ?

— Je suis assez marri, dit froidement le baronnet, de ressembler à une pareille canaille, et un tel drôle méritait au moins le bûcher.

— C'est mon avis, répondit le chevalier ; mais, en attendant, mon cher hôte, n'oublions pas que nous avons, nous aussi, une séduction à exercer aujourd'hui à cheval !

XLV

LA CHASSE

Retournons aux Genêts.

Jonas avait fait diligence la veille.

Moitié par crainte des sorciers, moitié par zèle, il avait si bien talonné son cheval de ferme, que personne n'était encore couché aux Genêts lorsqu'il arriva.

Madame de Kermadec jouait au piquet avec M. de Beaupréau ; Thérèse et sa fille lisaient un chapitre de *l'Imitation* dans un coin du salon.

Jonas entra.

Le drôle était fier d'avoir traversé la bruyère et la traine sans rencontrer le moindre revenant ; et persuadé que les revenants avaient eu peur, il portait la tête haute et avait les pores d'un vrai pugo rendant compte à sa châtelaine d'un important message.

— Approchez ici, Jonas, dit la baronne, et dites-moi comment vous avez trouvé M. le chevalier ?

— M. le chevalier était à table, dit l'enfant. Il soupait avec le monsieur, — celui qui doit être le diable.

Un regard sévère de madame de Kermadec fit rentrer la langue de Jonas dans sa gorge, et il tendit silencieusement la lettre du chevalier.

Madame de Kermadec rompit le cachet armoiré et lut attentivement. Puis elle tendit la lettre à M. de Beaupréau.

Le chef de bureau manifesta une grande satisfaction.

— C'est cela, dit-il tout bas. C'est à merveille !

— Petite ! appela la baronne en se tournant vers Hermine,

qui n'avait pas même pris garde à la triomphante entrée de Jonas.

Hermine s'approcha.

— Monsieur le chevalier de Lacy, mon voisin, dit madame de Kermadec, vous invite, ma belle mignonne, à assister à une de ses chasses demain. Vous plaît-il d'y aller ?

— Comme vous voudrez, ma tante, répondit Hermine avec indifférence.

— Mais certainement, dit M. de Beaupréau, certainement nous irons. Cela me rappellera ma jeunesse et nos chasses du Comtat.

Beaupréau se vantait comme un dentiste. D'abord il n'avait jamais chassé, dans son indigente jeunesse ; ensuite il savait bien que ce pays doré du soleil et battu du mistral, qu'on nomme le comtat Venaissin, est dépourvu de tout gibier, et que les vieillards y racontent, les soirs d'hiver, de fantastiques légendes sur l'unique lièvre qu'on y ait jamais aperçu, il y a plusieurs centaines d'années.

— Le chevalier m'avise, belle mignonne, poursuivit madame de Kermadec, de l'envoi qu'il vous fera demain de *Pierrette*, sa petite jument, une bête charmante et docile, qui sera toute fière de vous porter.

Mademoiselle de Beaupréau, comme toutes les jeunes filles dont l'imagination est un peu exaltée, devait accueillir avec une sorte d'empressement, malgré sa douleur, cette distraction tout aristocratique qui lui était offerte.

Hermine avait appris à monter à cheval ; mais elle n'avait jamais suivi dans le bois, à travers les taillis et les clairières, et sous le dôme verdoyant des grands chênes bretons, une meute ardente, à la poursuite d'un noble animal, et c'est mulée par les notes éclatantes du cor.

Elle avait souvent ouï parler, sans les voir jamais, de ces mille détails épisodiques, de ces accidents souvent prévus et non évités à dessein, qui remplissent une journée de laisser-courre.

Et malgré cette douleur morne et sombre qui était au fond de son cœur, Hermine tressaillit de joie à la pensée qu'elle verrait tout cela le lendemain, qu'elle se laisserait emporter sous la futaie par un cheval généreux.

— Il paraît, dit la baronne, tandis que l'imagination de sa petite-nièce trottait déjà par monts et par vaux, il paraît que M. de Lacy a un compagnon de chasse, le baronnet sir Williams.

Hermine tressaillit, mais elle ne répondit point.

Seulement, elle rentra chez elle toute pensive, en proie à une sorte d'hallucination févreuse.

Hermine aimait toujours Fernand ; mais elle l'aimait, comme on aime les morts, d'un amour sans espoir et sans issue. Fernand, indigne d'elle, était à jamais perdu pour elle. Elle voulait l'oublier, ou du moins essayer de vivre, de vivre pour sa mère qui mourrait de sa propre mort, et lui faire croire qu'elle était guérie, ou, du moins, en voie de guérison.

La jeune fille dormit peu ; elle eut comme un pressentiment, bizarre que la journée du lendemain serait pour elle féconde en événements, en émotions, et que la présence de cet homme étrange qu'elle avait à peine entrevu pourrait avoir un poids dans sa destinée.

Sa mère, le lendemain matin, la trouva tout éveillée.

La pauvre Thérèse avait passé la nuit à prier avec ferveur, invoquant la protection du ciel pour son enfant et lui demandant de permettre qu'elle vint à aimer sir Williams et oubliât l'indigne Fernand. Madame de Beaupréau procéda à la toilette de sa fille avec ces soins, cette attention minutieuse, cette joie qui n'appartiennent qu'aux mères ; elle lui fit revêtir une amazone de drap vert, qui avait appartenu à madame de Kermadec, et que la baronne avait conservée comme un précieux souvenir de sa jeunesse.

Ce vêtement était aussi frais que s'il eût été fait de la veille, et comme la mode varie peu à propos de ces sortes de costume, l'amazone paraissait avoir été faite pour Hermine elle-même,